

Les malades à la campagne

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire**

Band (Jahr): **14 (1906)**

Heft 12

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-555873>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

repos ni jour ni nuit. Cette invasion de mouches est peut-être le résultat de la destruction systématique des petits oiseaux par les Chinois.

Enfin il y a les réceptacles d'immondices que sont les villes chinoises. En hiver, la poussière y fleure déjà la poudrette; en été, la boue méphitique suffit à défendre ces villes contre les visiteurs européens qui oseraient les habiter. Le typhus, la fièvre typhoïde, le choléra, la peste, y font des apparitions et causent de nombreux décès. Mais les troupes russes n'habitaient point ces villes. Aussi ces maladies épidémiques furent-elles rares dans les effectifs. Cas particulier: il n'est pas parvenu à ma connaissance un seul cas de choléra.

Donc, salubrité du climat et des campagnes, absolue l'hiver, relative pendant

l'été; nourriture excellente; absence de surmenage des troupes; habitation saine et habillement rationnel; choix sévère des soldats; proscription absolue de la vente de l'alcool aux soldats par ordre du général Kouropatkine.

Ces conditions favorables ont nettement agi pour restreindre à un minimum inespéré le nombre des entrées aux hôpitaux: mais si l'armée russe n'a perdu que 10,000 hommes sur 390,000 entrés aux hôpitaux, c'est bien à la remarquable organisation du Service de santé militaire et à la non moins remarquable organisation de la Croix-Rouge, que cette armée doit cette mortalité si minime qu'elle surprend tous les médecins militaires du monde.

(A suivre.)

Les malades à la campagne

La *Gazette de Lausanne* a publié en date du 10 novembre l'article suivant signé G. Aubort:

« Un mouvement intéressant se dessine en faveur de l'éducation populaire des campagnes; il rencontrera — espérons-le — l'appui de tous les hommes de cœur.

Déjà des sociétés se sont formées en plusieurs régions du canton, une *Fédération vaudoise* s'est constituée, des conférences ont été données l'hiver dernier dans un certain nombre de communes; déjà une élite d'hommes connus et distingués se sont offerts pour relever, par l'autorité de leur parole et leurs sages leçons, le niveau intellectuel des campagnes. Pasteurs et instituteurs se dévouent; c'est très bien.

Ce n'est pas assez. On n'a donné jusqu'ici des conférences que sur des sujets spéciaux (agricoles entre autres) ou d'intérêt général (la guerre russo-japonaise,

l'abus des boissons alcooliques, etc.); on n'a rien ou presque rien dit sur un sujet très important cependant, d'un vif intérêt pour la population: les soins à donner aux malades en l'absence du médecin et l'hygiène en général.

Cette branche de l'économie domestique laisse encore beaucoup à désirer, chez nous comme ailleurs, moins évidemment qu'en Italie, en Espagne ou en Belgique, moins qu'en France peut-être, mais encore trop pour un pays qui se prétend aussi avancé que le nôtre.

On aurait tort de se figurer, malgré les progrès dus à l'instruction, à la diffusion des journaux et au développement des bibliothèques populaires, que tout empirisme ait disparu dans ce domaine. Sans doute on n'emploie plus les drogues, baumes et élixirs que nos pères vénéraient comme des choses précieuses; on ne considère

plus la « poudre de vipère » comme indispensable en cas de maux d'entrailles et la « fiente de paon mâle » comme absolument nécessaire contre la coqueluche. Sans doute, on ne porte plus l'émeraude pour se préserver de la mort subite, ou la turquoise pour se garantir de chutes . . . Mais, dans plusieurs de nos villages, — il faudrait dire aussi dans plusieurs de nos villes — on rencontre des gens qui se servent de remèdes bizarres, parfois dangereux avec une ignorance et un mépris de l'hygiène stupéfiants.

Ainsi on trouve encore des femmes pour appliquer des escargots écrasés sur des plaies purulentes; d'autres qui donnent de l'eau-de-vie à leurs enfants malades de l'estomac. On en voit qui ont recours aux rebouteurs, honnêtes gens évidemment, mais pas très forts sur l'anatomie. Combien de mères encore qui ne font rien quand leurs bébés sont malades, et les laissent crier. « C'est sain de crier, ça développe les poumons », disent-elles. Le thermomètre à fièvre est un instrument inconnu. Le nombre des personnes qui savent soigner proprement une plaie quelconque: piqûre, écorchure, coupure, etc. est infiniment petit.

En ville, l'inconvénient n'est pas très grand: le pharmacien et le médecin à deux pas; il y a, en plus, l'infirmerie ou l'hôpital. A la campagne, il n'en est pas de même. Là, point de médecin, sauf dans les gros bourgs, et point de pharmacien; on en est réduit à ses propres ressources. Que fait-on alors? On lave la plaie, on y met un mouchoir et c'est tout. Quelquefois on désinfecte avec du lysol ou de l'eau phéniquée, et on croit avoir paré à tout danger. On a bien tué l'infection, mais si on ne panse pas soigneusement le membre atteint, et qu'on continue à toucher des objets quelconques propres et sales, elle revient rapidement. L'art de bander une plaie est délicat.

Admettons que les hommes ne puissent le faire convenablement; les femmes devraient le connaître. Il n'y a qu'à le leur apprendre.

Bien de villages sont isolés, situés à des lieues de la ville la plus voisine, c'est-à-dire du médecin le plus proche. Arrive-t-il un accident dans un hameau qui ne possède pas de téléphone, que faire? Un homme est tombé sous un char; un bûcheron a été presque assommé par une pièce de bois, un faucheur s'est ouvert la jambe ou le pied avec sa faux, que faire? On perd la tête. On crie, on pleure, on s'adresse des reproches . . . puis on attelle la « Brune » et on va chercher le médecin. Si, à ce moment-là, on savait appliquer un pansement, nettoyer la plaie, désinfecter soigneusement, bref si l'on savait ce que tout le monde devrait savoir, les accidents n'auraient souvent pas de suites graves. Bien des empoisonnements du sang, bien des infections terribles sont causés par cette ignorance des premiers soins.

Même incurie quand il s'agit des maladies ordinaires: refroidissements, inflammations d'intestins, mauvais rhumes, indigestions. On ne sait pas poser des ventouses ou appliquer un cataplasme! On croit qu'il faut calfeutrer le malade dans une chambre surchauffée; on a peur du soleil . . .

Et l'hygiène de l'alimentation? Elle est souvent défectueuse. Il y a là des choses élémentaires à apprendre, à retenir. Et l'hygiène des vêtements?

Le champ d'action pour les conférenciers est vaste. Il y a dans le canton de Vaud trois cents communes purement rurales. Un petit nombre d'entre elles seulement possèdent des médecins. Dans les autres, les malades ou les blessés doivent attendre. C'est là surtout qu'il faudrait

enseigner, apprendre aux mères et aux sœurs à soigner les pères et les frères; c'est là qu'il faudrait répandre des notions de thérapeutique, d'hygiène générale, d'anatomie.

On ne peut pas créer dans tous les districts des écoles de gardes-malades; mais on pourrait et *on devrait, par des conférences populaires dans les villages, l'hiver, enseigner aux adultes et aux jeunes filles un art qui devrait être honoré en tous lieux: celui de soigner les malades.* »

Nous avons souligné la dernière phrase: il n'est pas possible de dire mieux, . . . et nous voudrions la mettre sur la conscience de bien des comités romands de la Croix-Rouge.

La tâche des comités de la Croix-Rouge n'est point seulement de récolter de l'argent, de trouver des membres qui paieront leurs cotisations annuelles, mais bien de s'occuper en temps de paix aussi des soins à donner aux blessés et aux malades. Le fait d'organiser des cours de pansements et des cours de soins aux malades est du ressort de la Croix-Rouge. La société centrale encourage les sections dans cette voie puisqu'elle prête gratuitement du matériel dans ce but, et qu'elle alloue à chaque cours une modeste subvention*).

Nous ne connaissons pas les membres de la *Fédération vaudoise*, mais nous doutons que celle-ci ait en main un matériel aussi complet et aussi approprié que la Société de la Croix-Rouge pour faire donner les conférences dont parle M. Aubort.

Dans la plupart des communes de la Suisse allemande, dans beaucoup de celles du Jura bernois et du canton de Neuchâtel, des cours pratiques de samaritains sont donnés chaque hiver sous les auspices de la Croix-Rouge, et ces leçons ont rendu d'immenses services à ceux qui les ont suivies, ainsi qu'à la population toute entière.

Nous serions heureux d'apprendre que de pareils cours sont organisés dans la campagne vaudoise, fribourgeoise et valaisanne, et nous espérons que les comités de la Croix-Rouge de ces cantons voudront bien profiter des facilités qui sont mises à leur disposition dans ce but.

L'hiver est à la porte, il s'agit d'employer utilement les longues soirées. . . . Est-il un moyen meilleur que d'apprendre à soulager son prochain? Nous connaissons assez le dévouement du corps médical romand pour savoir que beaucoup de nos docteurs de campagne voudront bien consacrer quelques soirées aux cours que les sections de la Croix-Rouge devraient organiser en grand nombre. M.

Activité de la Société centrale de la Croix-Rouge suisse en 1905

Nous extrayons ce qui suit du rapport annuel de la Société suisse de la Croix-Rouge.

Le bureau de la Direction, qui constitue la Commission exécutive, est composé de:

MM. Edm. de Steiger, conseiller national.
président.

D^r Weiss, *vice-président.*

G. Müller, directeur des finances de la Ville de Berne, *caissier.*

D^r W. Sahli, *secrétaire général.*

*) Voir la page intérieure de la couverture.